

128. E. 1757

L'ÉCOLE DE VILLAGE,
OU
L'ENSEIGNEMENT MUTUEL,
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. BRAZIER, DUMERSAN
ET DELESTRÉ-POIRSON ;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
des Variétés, le 5 Septembre 1818.

Les anciens . . . sont les anciens, et nous
sommes les gens de maintenant;

MOLIÈRE, *Mal. imag.* Act. II, sc. 7.

PARIS,

Chez LADVOCAT, Libraire, Éditeur des *Fastes
de la Gloire*, galerie de bois du Palais-Royal,
n°. 197.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1818.

132036-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DE CELICOUR, ancien seigneur du village, maintenant propriétaire du Château. . M. *Lepeintre.*
M. GOTHIQUE, maître d'école de garçons M. *Brunet.*
Mlle. DESROUTINES, maîtresse d'école de filles. . . Mad. *Baroyer.*
LUCIE, sa cousine . . . Mlle. *Victorine.*
TOINON } Paysannes. { Mlle. *Flore.*
GOTHON } { Mlle. *Maria.*
MADELON } { Mlle. *Ferton.*
CATEAU } { Mlle. *Louisa.*
SUZON, petite fille. . . Mlle. *Laurence.*
ISIDORE, amant de Lucie. . M. *Vernet.*
JULIEN, jeune Paysan. . . M. *Léonard.*
LUCAS, Paysan balourd. . . M. *Odry.*
BASTIEN, autre Paysan. . . M. *Le Grand.*
Garçons.
Filles.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente la classe de l'Ecole des filles; à droite et à gauche, du 1^{er}. au 3^e. plan, sont des bancs à dos, ou des espèces d'estrades joignant la première coulisse, et derrière lesquelles se cachent les filles et les garçons à la scène dixième. Les dossiers ne doivent pas avoir plus de quatre pieds de haut, afin que dans cette scène, on voye bien les têtes des personnages lorsqu'ils regardent par-dessus. Sur le rang le plus élevé, sont les figurantes; sur les bancs du devant, les actrices. Elles doivent étre vêtues en grosses paysannes sans nulle coquetterie. Le costume de Lucie doit étre une robe blanche, tablier gris, mitaines noires.

L'ÉCOLE DE VILLAGE, OU L'ENSEIGNEMENT MUTUEL,

Comédie en un Acte.

SCENE PREMIERE.

LUCIE, dans la chaise de la maîtresse, au milieu. *A droite du spectateur, sur le devant, la petite SUZON tenant un gros livre. Plus loin, TOINON tenant un abécédaire. Ensuite MADELON, marquant un canevas. A gauche, sur le devant, CATEAU, à genoux, des oreilles d'âne, ou cornets de papier, sur son bonnet : Plus loin, GOTHON, écrivant sur une petite table. Derrière, des deux côtés, sur les bancs, les autres filles.*

TOINON, épelant.

Air : *Un bandeau couvre les yeux.* (de Richard.)

A, b, c, d, e, f, g.

Mon dieu ! que de peine j'ai !

Je n'saurons jamais lire.

GOTHON, écrivant sur une petite table.

O, o, o, o, i, i, i.

Ça ne s'ra jamais fini !

Que de mal pour écrire.

MADÉLON, assise travaillant.

Moi, pour marquer mon canevas,

C'est un embarras

: Qui ne finit pas.

CATEAU, à genoux.

Tandis qu' chacun' travaille ausien,

Ici, moi, je me trouve bien ;

Je n'y fais rien.

TOUTES.

A, b, c, d, e, f, g, etc.

LUCIE.

Mesdemoiselles, ne parlez donc pas toutes ensemble.

SUZON, lisant.

Phara.... Phara... mond... père de Clo... Hein!...
hein!... (elle pleure.)

LUCIE, *allant vers la petite fille et l'amenant sur l'avant-scène.*

Air de la Piété filiale.

Qu'avez-vous donc à pleurer, mon enfant ?
Je suis bonne et jamais ne gronde.

SUZON.

Je pleure, hélas ! de n'être pas v'nue au monde
Il y a mille ans et même auparavant.

LUCIE.

D'où vous vient cette préférence ?

SUZON.

Aux écolier's c'tems là d'vait être bon !
Si j'étais née au tems de Pharamond,
J'n'apprendrais pas l'histor' de Francé.

LUCIE, *debout au milieu.*

Le raisonnement est juste !... Ah ! ça, mes bonnes amies, je fais aujourd'hui votre classe pour la première fois, puisque j'arrive dans ce pays pour aider mademoiselle Desroutines, votre maîtresse d'école. Est-ce que vous faites ainsi ordinairement chacune un ouvrage différent ?

GOTHON.

Oui, mam'selle, chacune s'occupe selon sa capacité.

LUCIE.

Je n'approuve pas beaucoup cette méthode, je vois là une grande fille qui tient un alphabet.

TOINON, *se levant.*

Dam', mam'selle ; il n'y a qu'un an que je venons à l'école pour apprendre à lire, et je n'y venons qu'une fois par semaine, parce que le reste du tems, faut que j'aide mon père à rabourer la terre et à ensemercer son champ.

GOTHON, *assise à table.*

C'est comme moi : à quoi qu'il me servira de savoir écrire, pour savonner mon linge et le repasser, vu que ma mère est blanchisseuse de gros, sauv' voi' respect, mam'selle.

GATEAU, *à genoux.*

Et moi je suis couturière, est-ce que l'histoire me regarde ?

LUCIE.

Mes bonnes amies, on ne risque jamais rien d'apprendre. Savez-vous ce que vous pouvez devenir ? Et vous, ma petite, dites-moi pourquoi vous êtes en pénitence ?

TOINON.

Elle a été méchante.

GATEAU.

C'est mam'selle Desroutines qui m'a mise à genoux, parce
parce que je riais de ce qu'elle disait.

LUCIE.

Eh ! que disait-elle ?

GATEAU.

Air : *Vaudeville de l'écu de six francs.*

All' disait qu' les hommes savaient feindre,
Ça m'a fait rire tout d'abord ;
Qu' c'était des serpens qu' fallait craindre,
Ça m'a fait rire encor plus fort ;
Alors, elle se mit à m' dire
Qu' si par malheur j' les écoutesions,
Jamais je ne nous maririons...
Et ça n' m'a plus du tout fait rire.

LUCIE.

Levez-vous, et mettez-vous à votre place.

GATEAU.

Je peux-t-y ôter mes oreilles d'âne ?

LUCIE.

Oui ; et vous les remettrez à mademoiselles Desroutines
quand elle viendra.

GATEAU.

Justement la v'là avec une autre jeunesse.

SCENE II.

Les Mêmes, Mlle. DESROUTINES, ISIDORE, *en fille.*

GATEAU.

Mamselle, v'là vos oreilles.

Mlle. DESROUTINES.

Mademoiselle Lucie, vous me portez bonheur ; voici une
nouvelle écolière que ses parents m'envoient : c'est la fille d'un
gros fermier du village voisin, qui voudrait même être pen-
sionnaire chez moi ; mais je ne sais si je pourrai m'arranger
pour cela. (*à Isidore.*) Allons, mademoiselle, asseyez-vous là.
Elle a un petit air timide qui me prévient en sa faveur.

LUCIE.

C'est vrai, sa figure est intéressante.

ISIDORE, *à part.*

Elle ne me reconnaît pas ; c'est charmant.

Mlle. DESROUTINES.

Ah ! ça, mademoiselle Lucie, je vous ai laissé le tems de
connaître mes écolières. Vous voyez que ce sont de grandes
filles assez sottes.

LES JEUNES FILLES.

Oh ! oh !

mlle. DESROUTINES.

Qui ne savent rien.

LES JEUNES FILLES.

Oh ! oh ! oh !

mlle. DESROUTINES.

Et qui n'apprendront jamais grand chose, c'est moi qui
vous l'assure.

LUCIE.

Je vous crois.

mlle. DESROUTINES.

Il n'est pas utile que des filles de village soient si savantes.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Donner trop de science aux filles
Offre les dangers les plus grands ;
Voilà pourquoi dans les familles
On aime mes petits talens.
Oui , quand je les rends à leurs mères ,
On les interroge , et bientôt
On convient que mes écolières
N'en savent pas plus qu'il ne faut.

LUCIE.

Songez donc que souvent on pêche par ignorance.

Air du premier Pas.

Sans le savoir
Une pauvre innocente
D'un séducteur éprouve le pouvoir ;
Pour se défendre elle est trop ignorante ,
Et par malheur elle devient savante
Sans le savoir . (bis.)

ISIDORE , à part.

J'espère bien l'instruire sans qu'elle s'en doute.

mlle. DESROUTINES , à Lucie.

J'attends aujourd'hui une visite importante ; c'est celle de
M. de Cécicour , propriétaire du château , digne et respect-
table homme , dont les ayeux ont fondé cette école , et qui
l'entretient à ses frais : en conséquence , mesdemoiselles ,
je vous donne congé jusqu'à l'heure de son arrivée .
(*Toutes les filles descendent de leurs bancs .*) Songez ,
en sa présence , à vous bien tenir , à lui répondre comme il
faut ; enfin , à faire honneur à mon école .

TOUTES.

Oui , mam'selle Desroutines .

Mlle. DESROUTINES.

A propos, il faut connaître ce que sait cette nouvelle écolière. Mademoiselle Lucie, vous l'interrogerez.

ISIDORE, à part.

Bon, c'est ce que je voulais.

Mlle. DESROUTINES.

Allez vous promener jusqu'à ce qu'on vous appelle.

TOUTES.

Oui, mam'selle Desroutines.

Air: *En carillon.*

Dans le jardin
Allons tout's danser et rire,
Depuis c' matin
Nous avons le livre en main.

LUCIE, à Mlle Desroutines.

Elle n'ont pas
Un grand desir de s'instruire.

Mlle. DESROUTINES.

Dieu! quel fracas!
Divertissez-vous plus bas.

TOUTES, en s'en allant.

Dans le jardin
Allons tout's danser et rire,
Depuis c' matin
Nous avons le livre en main.

SCENE III.

Mlle. DESROUTINES, LUCIE.

LUCIE.

Ma foi, madame, maintenant qu'elles sont parties, je vous avouerai que je ne trouve pas vos élèves fort avancées... mais pourquoi ne pas établir chez vous cet enseignement mutuel dont je vous ai parlé, et dont les effets sont si surprenans ?

Mlle. DESROUTINES.

Je vous l'ai déjà dit, parce que nous avons nos principes... je suis maîtresse d'école depuis deux cents ans... il ne faut pas me regarder, mademoiselle, oui, depuis deux cents ans de mère en fille, et je fais comme ma mère, qui faisait comme la sienne... qui faisait comme...

LUCIE.

Ah! mademoiselle !

Vaud. de Irons-nous à Paris?

Depuis quelque tems sur la terre
Luit l'aurore d'un jour nouveau ;
Un feu tout divin nous éclaire ,
De la raison c'est le flambeau :
Quand sa clarté vive et féconde
Sur nous vient briller à son tour,
Se peut-il que la nuit profonde
Vous semble préférable au jour ?

Mlle. DESROUTINES.

Voilà les principes à la mode ; vous allez perdre mon école ,
gâter mes écolières.

SCENE IV.

Les Mêmes, M. GOTHIQUE.

Mlle. DESROUTINES.

Ah ! M. Gothique, venez vous joindre à moi pour combattre une petite rebelle.

GOTHIQUE, *marchant lentement.*

Quelqu'écolière indisciplinable, on ne voit plus que cela...
Je me dépêche, qu'y a-t-il ? (*Elles vont pour parler toutes deux.*) Parlons avec méthode, jugeons avec poids et mesure et n'allons pas à l'étourdie.

Mlle. DESROUTINES.

C'est mademoiselle Lucie, dont je vous ai parlé, ma petite cousine....

GOTHIQUE, *mettant ses lunettes.*

Charmante parenté !...

Mlle. DESROUTINES.

Mais elle ne pense pas comme nous sur l'éducation.

GOTHIQUE.

Elle a tort.... Vous voyez, à propos de cela, un homme désolé... *desolatus*.... consterné... *consternatus*.... mes écoliers me font enrager au point que je n'y puis plus tenir.

Mlle. DESROUTINES.

Comment cela ?

GOTHIQUE.

Un de leurs camarades leur a monté la tête, et ne voilà-t-il pas que ces petits drôles se permettent de se plaindre de moi ; ils veulent apprendre des choses au-dessus de leur portée, ils me font des questions...

9

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

L'un veut apprendre à faire une harangue ,
Et l'autre veut savoir bien calculer ;
Celui-ci veut connaître à fond sa langue ;
Grec et latin celui-là veut parler ;
D'un tourbillon ou bien d'une comète ,
D'autres voudraient connaître le pouvoir ,
D'autres enfin . . . mais , ma foi , je m'arrête ,
Je ne sais pas ce qu'ils veulent savoir.

LUCIE.

Et vous ne voulez pas les instruire ?

GOTHIQUE.

Il y a tems pour tout : ils sont trop jeunes.

LUCIE.

Ce sont donc des enfans ?

GOTHIQUE.

Des enfans de seize à dix-huit ans.

LUCIE.

Eh ! mais alors , ce sont des hommes.

GOTHIQUE.

Oui , aujourd'hui , je sais que l'on appelle cela des hommes
mais autrefois , on n'était pas homme à si bon marché . . .
Diable ! pour être homme , il fallait . . .

LUCIE.

Nous ne sommes plus des gens d'autrefois.

GOTHIQUE.

Vous , peut-être , mademoiselle , mais moi , je me fais gloire
d'en être. Si vous aviez connu M. Luc Gothique , mon père ,
et M. Claude Gothique , mon grand-père ; ah ! ah ! c'étaient
des gens bien plus d'autrefois que moi ; mais , dieu merci ,
je cherche à leur ressembler.

LUCIE , *riant.*

Quand ce ne serait que par le costume , ah ! ah ! ah !

GOTHIQUE.

Vous riez ? Elle rit , mademoiselle Desroutines
Vous êtes donc bien gaie , mademoiselle ?

LUCIE.

Le plus que je peux , monsieur.

GOTHIQUE.

Et vous voulez vous livrer à l'enseignement de la jeunesse ?

LUCIE.

Pourquoi pas ?

L'Ecole.

B

GOTHIQUE.

N'importe, je vais mettre tous mes petits drôles à la raison... Vous savez, mademoiselle Desroutines, que M. de Célécour arrive aujourd'hui ?

Mlle. DESROUTINES.

Oui, et nous devons aller le complimenter.

GOTHIQUE.

C'est pour cela que je venais m'entendre avec vous : il faudra lui signaler cet abus ; c'est un brave homme, un homme d'autrefois, entendez-vous, mademoiselle Lucie, un homme d'autrefois ? . . . et je ne crains pas de le voir donner dans les travers du jour.

Mlle. DESROUTINES.

Ils appellent cela le perfectionnement de l'esprit humain.

GOTHIQUE.

Ta, ta, ta, je leur en donnerai, moi, de l'esprit à ma manière.

Mlle. DESROUTINES.

Allons ensemble au-devant de M. de Célécour.

GOTHIQUE.

Air : *D'une Cosaque.*

A Monseigneur dénonçons,

Sans façons,

Cette méthode

Incommode ;

Il nous croira,

Et dans peu l'on verra

Finir ce désordre là.

Mlle. DESROUTINES, à Lucie.

Vous, songez bien à paraître

Soumise aux anciennes loix.

LUCIE, riant.

Je ne pourrai jamais être

Une femme d'autrefois.

GOTHIQUE ET Mlle. DESROUTINES,

sortant en colère.

A Monseigneur dénonçons,

Sans façons, etc.

SCENE V.

LUCIE, seule.

Voilà des études bien dirigées ! . . . Quand je songe que je suis forcée de rester ici . . . sans fortune, sans appui, je ne trouverai ni à m'établir, ni à me marier.

SCENE VI.

ISIDORE, LUCIE.

ISIDORE, *au fond.*

Elle est seule...

LUCIE.

Qui est-ce qui prendrait une femme sans bien ?

ISIDORE, *au fond.*

Moi, si elle ressemblait à Lucie.

LUCIE.

Je ne connais personne qui s'intéresse à moi...

ISIDORE, *à part.*

Elle ne me connaît pas, approchons.

LUCIE.

Ah! vous voilà, mademoiselle Nanette... Mon dieu!...
il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue!

ISIDORE.

C'est que je ressemble beaucoup à mon frère, le fils de
Pierre Menu le fermier de monseigneur.

LUCIE.

Ah! je me rappelle maintenant que je l'ai vu quelquefois.

ISIDORE.

Il m'a beaucoup parlé de vous.

LUCIE.

C'est un jeune homme bien bon!... bien... Mais, made-
moiselle Nanette, ce n'est pas cela dont il s'agit... je dois
vous interroger sur ce que vous savez... Vous avez sans
doute un commencement ?

ISIDORE.

Oui, mais je suis loin de tout ce que je voudrais savoir.

LUCIE.

Nous l'apprendrons ensemble.

ISIDORE.

Vrai!... Oh! c'est que je voudrais savoir beaucoup de
Choses.

LUCIE.

Il ne tiendra qu'à vous...

Air : Adieu, je vous suis, bois charmant.

*En classe quand on parle,
Il faudra vous montrer docile.*

ISIDORE.

Ah ! Mademoiselle saura
 Qu'j'ai l'entendement difficile ;
 Je n'apprendrai rien, entre nous,
 Avec les autres écolières...
 Et je voudrais prendre avec vous
 Quelques leçons particulières.

LUCIE.

Je vous en donnerai pendant les récréations.

ISIDORE.

Ah ! quel bonheur !... Comment vous remercier de tant
 de bontés ?

LUCIE.

Doucement, procédons à votre examen.

Air : *Duo des Deux Jaloux.*

Voyons, voyons, vous savez lire ?

ISIDORE.

Vous le verrez

Quand vous voudrez.

LUCIE.

Sans doute, vous savez écrire ?

ISIDORE.

Si vous le permettez, vraiment,
 Je vous écrirais sur-le-champ.

LUCIE.

Vous connaissez bien la grammaire ?

ISIDORE.

Ah ! j'en suis aux conjugaisons ;

Tenez, écoutez la première :

Indicatif présent...

LUCIE.

Voyons.

ISIDORE.

J'aime !

LUCIE.

J'aime... Continuons.

ENSEMBLE. { Vraiment, (*bis*), petite amie,
 Vous en savez déjà beaucoup.

ISIDORE.

{ Ah ! de m'instruire j'ai grande envie,
 De vous je veux apprendre tout.

Avec moi, voulez-vous bien dire.

LUCIE.

Au pluriel maintenant passons.

ISIDORE.

Nous aimons ! seul, c'est un martyr !

Avec moi, dites : *nous aimons.*

ENSEMBLE.

Nous aimons.

LUCIE.

Vraiment, (*bis*), petite amie,
 Vous en savez déjà beaucoup.

ISIDORE.

Ah! de m'instruire j'ai grande envie,
 De vous je veux apprendre tout.

ENSEMBLE.

LUCIE.

Vraiment, (*bis*), petite amie, etc.

ISIDORE.

Ah! de m'instruire j'ai grande envie, etc.
 (*Lucie sort en le regardant.*)

SCÈNE VII.

ISIDORE.

Quels progrès on ferait avec une maîtresse pareille!...
 Allons, c'est décidé, elle est sans fortune.... Mon père
 n'a que moi d'enfant, Lucie sera ma femme.... D'ailleurs,
 c'est un fort bon parti.... Avec elle, je m'éviterai l'em-
 barras de m'occuper de l'éducation de ma famille; c'est autant
 d'économisé.

Air: *Amis, jamais le chagrin ne m'approche* (De Préville et Taconnet.)

Où, si jamais elle devient ma femme,
 Nous aurons de nombreux enfans...
 Aux fruits de notre tendre flamme
 Je la verrai prodiguer ses talens, (*bis.*)
 Si par devoir dans l'étude elle passe
 Pour les autres des jours entiers, (*bis.*)
 Qu'avec plaisir elle fera sa classe
 Quand ses enfans seront ses écoliers.

SCÈNE VIII.

ISIDORE, TOINON, GOTHON, MADELON, CATEAU,
 une jeune Fille.

LES JEUNES FILLES.

CHŒUR.

Air: *Le ciel est sans nuages.* (La volière du F. Philippe.)

Fuyons en diligence;
 L'ennemi s'avance
 Fillette, par prudence;
 Toujours fuit
 Devant lui.

ISIDORE.

Vous avez l'air tout effrayées.

TOINON.

Je croyons bien ; ils ont dit qu'ils allaient sauter par-dessus les murs.

ISIDORE.

Qui donc ?

MADELON.

Les garçons de l'école de M. Gothique.

ISIDORE.

Pendant qu'il s'est absenté pour aller au-devant de Monseigneur ?...

CATEAU.

Ils ont fait l'école buissonnière.

ISIDORE.

Et vous avez eu peur ?... Ah ! je ne crains pas, moi. Qu'ils viennent !

TOINON.

Air : A la façon de barbari.

Jarni ! les v'là sur nos talons :

C'est drol' comme je tremble.

MADELON.

On n' doit pas attendi' les garçons... -

Fuyons, fuyons ensemble !

TOINON, à Isidore.

Est-c' que vous restez ?

ISIDORE.

Je tiens bon,

La faridondaine, la faridondon.

TOINON.

Vous êtes pourtant un' fille aussi

ISIDORE, à part.

Biribi,

A la façon de barbari,

Mon ami. *(Elles sortent.)*

SCENE IX.

ISIDORE (*en fille*), JULIEN, BASTIEN, LUCAS (1),
trois autres jeunes Paysans.JULIEN, *entrant le premier.*

Tiens, où sont-elles donc ?

(1) Lucas est vêtu d'une petite blouse de toile grise, assez courte pour laisser voir sa culotte rouge. Il a des guêtres, de gros sabots, chapeau de grosse paille, perruque rousse.

BASTIEN.
Sont-elles peureuses, donc....

LUCAS.
All's sont envolées.

BASTIEN, *voyant Isidore.*
En voilà une.

LUCAS.
Une belle grande, ma fine.

JULIEN.
Mademoiselle, où sont donc vos camarades ?

ISIDORE, *durement.*
Ça ne vous regarde pas.

BASTIEN.
Comme elle est polie !

LUCAS.
Queu voix qu'alle a !

ISIDORE.
Que venez-vous faire ici ?... Reprenez la route par où vous êtes venus.

JULIEN.
Oh ! non.

LUCAS.
Je ne sommes pas venus ici pour des prunes.

ISIDORE.
Morbleu ! vous sortirez....

LUCAS.
All' jure ! Fi ! qu'c'est vilain !

ISIDORE, *à part.*
J'ai pensé me trahir. (*Haut, et jouant la modestie.*) Messieurs, c'est bien mal de venir comme ça tourmenter des jeunes filles qui ne vous ont rien fait.

JULIEN.
Nous ne venons pas vous tourmenter, mais pour vous engager avec nous dans une petite cabale contre nos instituteurs.

LUCAS.
Oui, dans une cabane.

ISIDORE.
Que voulez-vous dire ?

BASTIEN.
Appelez vos camarades, je vous expliquerons ça.

LUCAS.
Oui, tout d'go, ça ira d'file ; mais faut qu'vous y soyez tretoutes.

ISIDORE.

Non, je suspecte vos intentions.

JULIEN.

Vous ne voulez pas, nous allons vous faire enrager !

TOUS.

Oui, oui, faut la faire enrager !

ISIDORE.

N'approchez pas, ou... .

JULIEN.

Air : d'une gigue suisse.

Faut l'embrasser ,

La caresser ,

C'est un' grand' fille

Bien gentille !

TOUS, *courant après Isidore.*

Faut l'embrasser ,

La caresser.

ISIDORE.

Et moi, je vais vous rosser.

LUCAS.

D'ardeur ici je pétille ,

J'ai nombille !

Voyez comm' mon œil brille !... .

ISIDORE, *se débattant.*

Une fille comme moi,

Saura bien, sur ma foi,

Vous faire ici la loi.

TOUS.

Faut l'embrasser,

La caresser, etc.

(Isidore s'élance au milieu d'eux à coups de pieds et à coups de poing).

LUCAS.

Queu poignet !

JULIEN.

J'y renonce.

BASTIEN.

Mais, je ne me trompe pas!... .

JULIEN, *le regardant.*

C'est Isidore, le fils du Fermier de Monseigneur.

LUCAS.

Tiens, c'est Isidore Menu ; je ne m'étonne plus s'il tapait si dru !

ISIDORE, *vivement.*

Paix, mes amis, ne me trahissez pas.

LUCAS.

Ah! v'là qu'm'y v'là; il y a quelqu'amourettes là-dessous, c'est sûr.

ISIDORE.

Eh bien! quand cela serait.

LUCAS.

Ah! voyez-vous, l' sournois... Allons, tu vas nous dégoiser ça.

ISIDORE.

Eh bien! oui, je suis amoureux... Vous entendez bien que, sans mon déguisement, on ne m'aurait pas reçu ici.

BASTIEN.

Pardine! Vous verrez qu'on va mettre le loup dans la bergerie.

ISIDORE.

J'aime la petite cousine de mademoiselle Desroutines; j'en suis fou!... Je ne puis pas m'en approcher autrement, et me voilà.

LUCAS.

Et, le voilà.

ISIDORE, *riant.*

Air : Ma belle est la belle.

Comment trouvez-vous ma figure?

JULIEN.

Mais assez bien sous ce bonnet.

ISIDORE.

Comment trouvez-vous ma tournure?

JULIEN.

Tout le monde s'y méprendrait.

LUCAS.

Tu port's d'un' manière si gentille

Et le bonnet et le jupon,

Que tu pourrais être une fille...

Si tu n'étais pas un garçon.

ISIDORE.

Mais vous, que venez-vous faire ici?

BASTIEN.

Nous te l'avons dit.

LUCAS.

Une cabane.

JULIEN.

C'est moi qui ai mis cela en train.

L'Ecole.

C

LUCAS.

Oui, c'est Julien, parce qu'il a plus d'esprit que nous. Il a été passer un mois à Paris, et, en revenant, il nous a dit que M. Gothique était une bête.

TOUS.

C'est vrai.

LUCAS.

Et il nous a dit que j'étions des bêtes aussi. . . . Comme il vient de Paris, je l'avons cru.

JULIEN.

Enfin, tu vois que je parle mieux qu'eux, et en sortant d'ici, je ne savais rien, au lieu qu'à présent je lis très-bien, et je n'écris pas trop mal.

ISIDORE.

Tu as donc été comme moi à l'enseignement mutuel ?

LUCAS.

Juste ! c'est ça, les renseignemens mutuels.

Air : A jeun je suis trop philosophe (de Lantara.)

Tous les jours y n' cesse d' nous dire
Qu' par ce nouveau renseign' ment,
Dans l'histoire on apprend à lire,
En moins de rien, tout couramment. (bis.)

JULIEN.

Ah ! bénissons des tems comme les nôtres,
Qui de s'instruire offrent plus d'un moyen ;
Car en lisant le bien qu'ont fait les autres,
On apprend à faire le bien.

BASTIEN.

Il dit qu' c'est fièrement beau, qu'il faut forcer M. Gothique à nous instruire comme ça.

JULIEN.

Et nous venons ici engager les demoiselles à se liguier, pour la même chose, contre mademoiselle Desroutines.

ISIDORE.

Ah ! si c'est cela, je suis des vôtres.

LUCAS.

Et moi itout. J'en ai été tout de suite, dès qu'il s'agit de s'instruire mutuellement avec les filles. . . .

BASTIEN.

Mais non, ce n'est pas ça.

LUCAS.

Si fait.

JULIEN.

Tais-toi donc, imbécille.

SCENE X.

Les Mêmes, TOINON, MADELON, GOTHON, CATEAU
une autre jeune Fille, *arrivant au fond à pas de loup.*

TOINON.

Mais, mais, quequ' Nanette fait donc seule avec ces garçons?

MADÉLON.

Faut voir ça.

CATEAU.

Ça me chiffonne.

MADÉLON.

Ça m'interloque.

LUCAS, *se retournant.*

Ah ! v'là qu' les v'là.

BASTIEN.

Empêchons-les de sortir.

TOINON.

Je n' voulons pas nous ensauver.

CATEAU.

Au contraire, nous venons, par exprès, voir de quoi qu'il ratourne.

JULIEN.

Oh ! c'est charmant.

LUCAS.

J'allons vous donner les *renseignemens*.

BASTIEN.

Tais-toi donc.

LUCAS, *appuyant.*

Mutuels....

TOINON.

Quequ' c'est qu'ça ?

BASTIEN.

C'est Julien qui va vous le dire, et à nous aussi.

TOUTES.

Ah ! voyons, voyons.

JULIEN.

D'abord, on se range sur une seule ligne.

LUCAS.

Les garçons et les filles entrecoupés. (*Ils se rangent sur une ligne, Julien le premier à gauche du spectateur, Lucas se trouve avant Isidore qui est le dernier à droite.*)

JULIEN.

C'est comme un exercice.

LUCAS.

Excepté qu'on n'a pas de fusil.

JULIEN.

Air: *Quand on est deux et quand on s'aime.*

Bien, nous v'là tous les douz' de front,
Soyez prestes à la consigne;
Sitôt que je vais faire un signe
Les autres le répèteront.

LUCAS.

Quand on est douze et quand on s'aime,
Qu'il est doux (*bis*) de s'instruire de même. *bis.*

TOUS.

Quand on est douze, etc.

JULIEN.

Tous doivent faire la même chose en même-tems.
Pour vous en donner une idée, je suis le moniteur.

LUCAS.

Tiens, le *Moniteur*, . . . n'est-ce pas c' grand papier que
reçoit M. l' Maire?

JULIEN.

Non, tais-toi, et fais comme les autres, tout ce que je
ferai. . . D'abord, pour que ça commence bien, j'embrasse
ma voisine. . . (*Il embrasse Toïnon, et chaque garçon
embrasse une fille. Lucas était placé l'avant-dernier et
Isidore près de lui; il l'embrasse et s'essuie la bouche.*)

LUCAS.

Que le diable vous emporte, monsieur Nanette!

TOUTES.

Comment, monsieur?

SUZON.

Oh Dieu! Voilà mademoiselle Desroutines avec un beau
Monsieur!

TOINON.

Ah! s'ils nous voient ensemble!

JULIEN.

Cachons-nous.

(*Ils courent se cacher derrière les dossiers des bancs, les
filles à gauche du spectateur, les garçons à droite; Isidore
s'ensuit.*)

SCENE XI.

Les Mêmes *cachés*. CÉLICOUR, Mlle. DESROUTINES.

CÉLICOUR.

Oui, mademoiselle Desroutines, de retour dans ce village, je ne peux mieux faire que de visiter les établissemens utiles, et je veux juger, moi-même, des progrès de vos écolières.

Mlle. DESROUTINES.

Ce sera bientôt fait.

CÉLICOUR.

Je veux voir ce qu'elles savent.

Mlle. DESROUTINES.

Ce ne sera pas long.

CÉLICOUR.

Mais, tant pis.

Mlle. DESROUTINES.

Les jeunes filles en savent toujours assez. Je n'ignore pas que la manie de l'instruction fait des progrès effrayans. J'ai entendu parler d'une certaine méthode qui mettrait les sciences à la portée de tout le monde; mais M. de Célécour est un homme de la vieille roche, un homme qui ne donnera pas dans de pareilles inovations.

CÉLICOUR.

Pourquoi, si elles sont utiles?

Mlle. DESROUTINES.

Utiles, utiles.... Avez-vous été élevé d'après cette méthode?..... Non..... Eh bien! n'êtes-vous pas assez savant?

CÉLICOUR.

On ne l'est jamais assez.

Mlle. DESROUTINES.

Avez-vous eu besoin de science pour conserver votre fortune, pour porter un beau nom?

CÉLICOUR.

J'aurais voulu l'illustrer encore.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Lorsque l'on reçut en partage
Le souvenir de ses nobles ayeux,
On doit savoir qu'il nous engage
A soutenir leurs titres glorieux.
Ah! quel honneur, quand un nom déjà brille
Par les exploits, par la vertu, (*bis*)
De le transmettre à sa famille
Plus beau qu'on ne l'avait reçu.

Tenez , mademoiselle Desroutines , vous avez raison : je suis un homme de la vieille roche , j'ai conservé du tems passé cette bonhomie , cette franchise , que je regrette de ne pas rencontrer plus souvent . . Mais je n'en suis pas moins partisan des découvertes utiles . . . Qu'un homme , quel qu'il soit , fasse faire un pas de plus à la raison , je l'accueillerai , j'adopterai son système , et en rendant justice à ce qui s'est fait de bien jusqu'à ce jour , ne négligeons pas le mieux qui peut nous arriver.

Air : *Le Magistrat irréprochable.*
 La raison ! . . . est-ce donc en France
 Que l'on pourrait la rejeter ?
 C'est une vieille connaissance
 Qu'avec respect on doit traiter.
 De tous tems elle fut connue ,
 Gardons-nous bien de la bannir . . .
 Car , fût-elle une parvenue ,
 Il faudrait encor l'accueillir.

Mlle. DESROUTINES.

Ah ! monseigneur , monseigneur , qui l'aurait cru ? . . Et vous aussi vous êtes du parti des novateurs !

CELICOUR , *riant.*

Je suis du parti du bon sens . . . Mais de grâce , montrez-moi vos élèves.

Mlle. DESROUTINES.

Il n'y a rien de si facile. (*Elle sonne ; personne ne répond.*)
 Vous allez les voir paraître à l'instant.

SCÈNE XII.

Les Mêmes , GOTHIQUE.

GOTHIQUE , *accourant.*

Ah ! monseigneur , monseigneur . . .

CELICOUR.

Qu'avez-vous donc , M. Gothique ?

GOTHIQUE.

Vous voyez un homme au désespoir , un maître sans écoliers . . . *magister sine discipulis* , à l'ablatif , parce qu'il y a mouvement , vu qu'ils sont en fuite , Monseigneur.

CELICOUR.

En fuite !

GOTHIQUE.

Je les demande aux échos d'alentour , je les cherche par
monts et par vaux . . . *per montes et vitulos.*

Mlle. DESROUTINES.

Ils sont en fuite , dites-vous ?

GOTHIQUE.

Moi qui comptais vous les présenter en cérémonie.

Air : *Vaud. de l'Asthénie.*

Dans ce village , monseigneur ,
Vous avez fondé cette classe ,
Mes écoliers briguaient l'honneur
De venir vous en rendre grâce :
Mais , pour faire des complimens
Qui soient dignes de cette fête ,
Comme ils sont tous très-ignorans ,
Je me serais mis à leur tête.

CELICOUR.

S'ils n'y sont pas , voyons au moins les filles.

Mlle. DESROUTINES, *sonnant encore.*

Ah mon Dieu ! où peuvent-elles être ?

CELICOUR.

Vous verrez qu'elles sont en fuite comme les garçons . . .
Ceci passe la plaisanterie . . . Voyons , mademoiselle Desrou-
tines , il faut s'assurer du fait . . . M. Gothique , remuez-vous
donc un peu . . . Voilà une chose bien extraordinaire.

GOTHIQUE.

Je cours , monseigneur , je cours et je reviens à l'instant.

CELICOUR.

Air : *Vaud. de Béranger.*

Oui , cette absence m'irrite !
Parcourez les environs ,
Et ramenez-moi de suite
Vos filles et vos garçons.

Mlle. DESROUTINES.

Plus de mœurs , de retenue !
Courons vite sur leurs pas.
Ah ! la jeunesse est perdue ,
S'ils ne se retrouvent pas.

CÉLICOUR.

Oui , cette absence m'irrite , etc.

GOTHIQUE , Mlle. DESROUTINES.

Ensemble.

Oui cette absence l'irrite ,
Parcourons les environs ,
Et ramenons-lui de suite
Nos filles et nos garçons.

(Ils sortent.)

SCENE XIII.

CELICOUR , LES GARÇONS ET LES FILLES *cachés.*

CELICOUR.

Allons , je vois que j'ai bien fait de venir dans ce village : l'éducation y était en bonnes mains... Ces jeunes garçons , ces jeunes filles , où sont-ils allés ? (*Il remonte la scène.*)

JULIEN , *sur le devant.*

Je n'entends plus rien , mes amis , sortons.
(*Toutes leurs têtes paraissent à-à-la fois au dessus du dossier des bancs ; ils voient M. de Cêlicour , et les retirent subitement.*)

CELICOUR , *à demi-voix.*

Qu'est-ce que cela ?

TOINON , *levant la tête.*

Je crois qu'ils sont sortis. (*Même jeu que les garçons.*)

CELICOUR.

Ah ! ah ! voilà du nouveau. (*Il se lève et va du côté des garçons.*) Je vous ai vu , messieurs , vous pouvez sortir. (*Allant aux filles.*) Allons , mesdemoiselles , paraissez.

(*Ils paraissent tous et restent chacun de leur côté.*)

LES FILLES , *sortant toutes honteuses.*

Air : *Je crains de lui parler la nuit.*

Ah ! monseigneur , je n'osons pas.

LES GARÇONS.

Hélas ! voyez notre embarras.

CELICOUR , *au milieu.*

D'où vient que chacun tremble ?

TOUS.

Approchons-nous ensemble.

On peut trembler d'abord ;

Mais lorsque l'on est tous d'accord ,

On est toujours bien fort.

CELICOUR.

Pourrais-je savoir ce que vous faisiez là pendant qu'on vous cherche de tous côtés ?

BASTIEN.

Monseigneur...

TOINON.

Monseigneur...

GOTHON.

Je nous instruisions...

LUCAS.

Mutuellement.

CELICOUR, *riant.*

Comment donc, lorsque je viens ici pour propager l'enseignement mutuel, je le trouve établi.

TOUS.

Oui, monseigneur.

CELICOUR.

Et qui est-ce qui vous le démontre ?

TOUS, *montrant Julien.*

Monseigneur, c'est lui, c'est Julien.

LUCAS.

Oui, c'est Julien qu'est le moni... le moni... le grand journaux, quoi !

CELICOUR.

Combien avez-vous déjà pris de leçons ?

TOUS.

Une seule, monseigneur.

LUCAS.

Et bien gentille, ma foi... Il nous a fait ranger en rang d'oignons, et j'ons chacun embrassé une fille en symétrie... (*Julien lui fait signe de se taire.*) Oh ! j'aimois mieux ces renseignements-là que tous les a, b, c, d, de M. Gothique.

CELICOUR.

Ah ! ah ! Où donc M. Julien a-t-il puisé ses principes d'éducation ?

JULIEN.

Excusez, monseigneur, c'était seulement pour leur faire une démonstration.

CELICOUR.

Il suffit... D'après ce que je vois, vous n'êtes pas très-satisfait de vos anciens maîtres ?

TOINON.

Ah ! quoique ça, si fait, depuis que mamselle Lucie est arrivée... Mais justement mademoiselle Desroutines veut l'empêcher de nous instruire.

CELICOUR.

Et qu'est-ce que c'est que mademoiselle Lucie ?

TOINON.

La voilà, monseigneur.

L'Ecole.

D

SCENE XIV.

Les Mêmes, LUCIE.

Que vois-je ?
LUCIE.

TOINON.
Mamselle Lucie, v'!à monseigneur.

CELICOUR.
Approchez, mademoiselle, on dit ici beaucoup de bien de vous.

LUCIE.
On a beaucoup d'indulgence, monseigneur.

CELICOUR.

Air : du Verre.

Si jeune encor, ma chère enfant,
La chose me paraît nouvelle.
Vous avez donc bien du talent ?

LUCIE.

Monseigneur, j'ai beaucoup de zèle.

CELICOUR.

Il est heureux, sans contredit,
Avec des traits comme les vôtres,
Dans l'âge où soi-même on s'instruit,
De pouvoir instruire les autres.

Je v'us prieraï de donner devant moi une leçon.

LUCIE.

Quoi, monseigneur, vous voulez...

CELICOUR.

Sans doute. Ma présence ne doit pas vous intimider ; mes enfans, je ne veux que m'instruire avec vous.

LUCAS, *à part.*

Tiens, monseigneur qui veut apprendre à lire !

LUCIE.

Je crains moi-même de commettre quelque erreur.

CELICOUR.

Vous êtes excusée d'avance.

LUCAS.

Monseigneur vous excuse, et nous aussi, n'est-ce pas, monseigneur ? vous nous excusez.

LUCIE.

Allons, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, et montrez à Monseigneur comment on entre en classe.

(*Les garçons et les filles remontent le théâtre. Julien est à la tête des garçons*).

JULIEN.

Air du Pas redoublé.

Tenez vos rangs, soyez soumis,
L'exercice est sévère.
Par l'étude on s'illustre, amis,
Ainsi que par la guerre.

Marche! (*Ils avancent en mesure*).

En marchant comme nos soldats
Allant à la victoire,
Certes, vous ne manquerez pas
D'arriver à la gloire.

TOUS.

En marchant, etc.

JULIEN.

Alte! Front! (*Ils s'arrêtent et se rangent sur deux lignes; les deux derniers apportent chacun une tablette noire attachée sur un pied; les mots que les acteurs sont censés écrire, doivent y être tracés d'avance, en blanc, et cachés par un papier noir que l'acteur tire d'une main par derrière, tandis qu'il semble écrire de l'autre par devant*).

LUCIE.

Monseigneur, daignez nous présenter vous-même quelques questions.

CÉLICOUR.

Volontiers. Je vais commencer par les jeunes filles.

Air nouveau (de Darondeau.)

Chez une femme, je vous prie,
Quelle vertu préférez-vous?

LUCIE, *écrivant sur la tablette avec un crayon blanc.*

La modestie.

TOUTES, *répétant.*

La modestie.

CÉLICOUR.

Qui doit elle chérir?

LUCIE, *écrivant.*

Son époux.

TOUTES.

Son époux.

CÉLICOUR.

A qui doit-elle, de sa vie,
Tous les instans?

LUCIE, *écrivant.*

A ses enfans.

TOUTES, *répétant.*

A ses enfans !

TOUS.

Air : *C'est divin* (des Gardes marines.)C'est charmant ! (*bis.*)

Quelle admirable science !

C'est charmant ! (*bis.*)

Voilà comme l'on commence ;

Ah ! par cet enseignement

Comme on s'instruit promptement.

CÉLICOUR.

Très-bien. (*Gaiment*). Ah ça ! il était naturel de faire parler les filles les premières.

LUCAS.

Elles étaient les plus pressées.

CÉLICOUR.

Aux garçons, maintenant... Mes enfans, à qui le Français doit-il sa vie ?

JULIEN, *écrivant.*

A son pays.

TOUS, *répétant :*

A son pays.

CÉLICOUR.

Quelle doit être la première loi ?

JULIEN, *écrivant.*

L'honneur.

TOUS.

L'honneur.

CÉLICOUR.

Je m'attendais à votre réponse.

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Pour un Français fier de ce nom ;

De tous les biens il est la source ;

Contre le sort, contre la trahison,

Il est sa dernière ressource.

Debout affrontant le malheur,

En vain contre lui tout conspire ..

En perdant tout, il a toujours pu dire :

Rien n'est perdu, car j'ai sauvé l'honneur.

SCENE XV.

Les Mêmes. GOTHIQUE, Mlle. DESROUTINES,
puis ISIDORE, *habillé en garçon.*

GOTHIQUE.

Quoi, quoi, c'est charmant !... Ah ! voilà mes drôles...

Mlle. DESROUTINES.

Vous voilà donc, Mesdemoiselles..... Allons, allons, en place, que Monseigneur puisse juger de vos progrès.

CÉLICOUR.

C'est inutile, j'en ai assez vu.... M. Gothique, mademoiselle Desroutines, il est tems de vous reposer. Je veux vous donner une pension de retraite, que vous ferez peut-être bien de partager, attendu la conformité de vos goûts et de vos principes.

GOTHIQUE.

Ah ! Monseigneur, pour les principes.....

Mlle. DESROUTINES.

Et moi donc..... Mais, Monseigneur, si mes écolières vous ont satisfait, c'est moi qui.... Eh bien !.... Ah ! mon Dieu !... Il m'en manque une.... Où est Nanette ?,... Nanette !....

GOTHIQUE, voyant Isidore.

Ah ! ah ! d'où venez-vous donc, M. Isidore ?

Mlle. DESROUTINES, le prenant par un bras.

Comment, Isidore..... C'est Nanette habillée en garçon.

GOTHIQUE, le tirant de l'autre côté.

C'est Isidore.

Mlle. DESROUTINES.

C'est Nanette !

CÉLICOUR, le regardant.

Eh ! mais, c'est le fils de mon fermier.

ISIDORE.

Oui, Monseigneur.

CÉLICOUR.

Que signifie?... Et mademoiselle Lucie, qui baisse les yeux, qui a l'air embarrassé....

ISIDORE.

Ah ! Monseigneur !....

Air : *Il n'est pas tems de nous quitter.*

Elle ignorait ma vive ardeur,
N'accusez pas son innocence ;
J'ai pris un costume imposteur,
De peur d'éveiller sa prudence.
Dans ces lieux, guidé par l'amour,
Près d'une si bonne maîtresse,
Un étourdi vint en ce jour
Prendre des leçons de sagesse.

CÉLICOUR.

Ah ! ah ! le fils de mon fermier s'exprime....

LUCAS.

Mieux que moi.

ISIDORE.

Monseigneur, je viens de passer deux mois à Paris, où j'ai commencé à m'instruire....

LUCIE, *tendrement.*

Ah ! monsieur Isidore, votre sœur m'a trompée.

CÉLICOUR.

Je n'avais projeté qu'un mariage ; si j'en faisais deux à la fois..... Il me semble que l'enseignement mutuel n'y perdrait pas.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Je prétends que cette science
Remonte à nos premiers parens :
Tous deux étaient dans l'ignorance
Et pouvaient y rester long-tems ;
Mais un beau jour ils surent se comprendre ,
A l'instant ils furent heureux !
Et ce que , seuls , ils ne pouvaient apprendre ,
Ils l'apprirent à deux.

LUCAS.

Monseigneur a raison.

VAUDEVILLE.

Air : *Et zig et zog* (de Richard.)

Rabourer seul est ennuyeux ,
Comm' disaient nos ayeux :
Quand les bœufs vont deux à deux
Le rabourage en va mieux.

ISIDORE, à Lucie.

Vous avez de la science ,
Moi, j'ai de l'intelligence ,
Prenons un nouvel essor...
S'arrêter serait dommage ,
Car nous sommes dans un âge
Où l'on peut apprendre encor...

Travailler seul est ennuyeux ,
Quoique Laborieux ,
Quand on s'instruit deux-à-deux
La science en va bien mieux.

LUCAS.

Quoiqu' j'aimions l'jus de la treille ,
Seul devant une bouteille
J'ons d' la peine à l'attaquer ;
Mais, drès qu'arrive Gros-P erre ,
Eh ! vite , garçon , un verre !
Au moins nous pouvons trinquer.

Boire tout seul est ennuyeux,
 Quand mêm' ça s'rait du vieux;
 Mais quand on boit deux à deux.
 Les brocs se vident bien mieux.

CÉLICOUR.

Voyez ce soldat novice,
 Qui, tremblant d'entrer en lice,
 Rejoint seul son régiment.
 Au camp un vieux camarade,
 En lui donnant l'accolade,
 Le met bien vite au courant...

Marcher tout seul, c'est ennuyeux,
 Tout parait dangereux;
 Mais quand on va deux à deux
 Le courage en va bien mieux.

M. GOTHIQUE.

Volà mon affaire faite,
 J'obtiens enfin ma retraite
 Et n'en suis pas affecté...

Mlle. DESROUTINES

C'est peu de chose, il me semble,
 Mais deux retraites ensemble
 Vaudront une activité.

GOTHIQUE ET Mlle. DESROUTINES.

Viellir tout seul est ennuyeux,
 S'il faut quand on est vieux
 Qu'on se retire, il vaut mieux
 Se retirer deux à deux.

LUCIE, *au Public.*

L'auteur trouverait commode
 Que la nouvelle méthode
 Chez vous s'établît soudain.
 Un coup de main peut suffire,
 Si chacun de vous veut dire:
 Faisons comme mon voisin...

Messieurs, montrez-vous généreux,
 Daignez combler nos vœux.
 Quand les mains vont deux à deux,
 Le succès en va bien mieux.

FIN.

S'adresser pour la musique de cette pièce, à M. Gilbert,
 rue de la Vrillière, n^o. 4.